

HISTOIRE
DE LA
RÉVOLUTION
FRANÇAISE

PARIS. IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1

1391

HISTOIRE
DE LA
RÉVOLUTION
FRANÇAISE

PAR

J. MICHELET

DEUXIÈME ÉDITION, REVUE ET AUGMENTÉE

TOME QUATRIÈME

PARIS
LIBRAIRIE INTERNATIONALE
15, BOULEVARD MONTMARTRE

A. LACROIX, VERBOECKHOVEN ET C^o, ÉDITEURS
A BRUXELLES, A LEIPZIG ET A LIVOURNE

1869

Tous droits de traduction et de reproduction réservés.

CHAPITRE III

LA CONVENTION. — LA GIRONDE ET LA MONTAGNE
(SEPTEMBRE-OCTOBRE 92)

Divisions de la Convention. — Elles sont le plus grand danger de la France. — Accusations mutuelles des deux partis, également injustes. — Défiances mutuelles de Paris et des départements — Ouverture de la Convention (21 sept. 92). — La Convention, en général, appuie d'abord la droite (sept.-oct. 92). — Danton et Robespierre veulent rassurer la Convention (21 sept. 92). — Danton demande qu'on garantisse la propriété. — Abolition de la royauté. — Première opposition de Danton et de la Gironde, sur la capacité du peuple (22 sept. 92). — Accusations mutuelles de désorganisation et de démembrement (23 sept.). — Apologie de Danton, ses conseils pacifiques (25 sept. 92). — Apologie de Robespierre. — Apologie de Marat. — Apologie de la Commune, qui désavoue les hommes de Septembre.

La France, répétons-le, était trop forte pour le monde. Mais, si la France s'attaquait elle-même, le serait-elle assez? C'était la question.

Certes, la nation qui faisait tout d'un coup un million de propriétaires, qui armait trois millions de gardes nationaux, qui combattait avec un capital de dix milliards, pouvait se moquer de l'Europe.

Le danger capital n'était pas l'invasion.

Ce n'était plus le Roi, du moins en ce moment.

Il s'était déclaré lui-même et reconnu menteur, dès 91, par sa propre déclaration de Varennes, dégradé de son

sacre : « Un roi ne ment jamais. » La France, en 92, le croyait traître, complice de l'invasion. Elle était, en grande majorité, sinon républicaine, du moins antiroyaliste, de colère et d'indignation. Déchu et méprisé, le Roi restait par terre, à moins que la Révolution elle-même ne le relevât par l'échafaud.

La France n'avait qu'un danger réel, c'était le schisme. Schisme religieux dans l'Ouest, la guerre des prêtres, qui armait le peuple contre le peuple.

Schisme politique, au sein de la Convention, entre les républicains et les républicains. Ce concile, convoqué pour assurer l'unité de la France, en écrivant son nouveau dogme, fut tout d'abord violemment déchiré par la discorde et l'hérésie.

Où était le cœur de la France, sinon dans la Convention ? Et qu'advierait-il de la vie, dans chaque être, si au cœur même, au centre de l'unité vitale, d'un être il allait s'en faire deux ?... Nul mal plus voisin de la mort.

Même avant d'être, elle était divisée. Elle n'ouvrit qu'au 21 septembre, et les jours précédents, pendant que les représentants arrivaient à Paris, les noms de *royalistes* et d'*hommes de Septembre* commencèrent à s'échanger entre eux. Du futur côté gauche au futur côté droit volaient déjà ces appellations meurtrières. On pouvait voir déjà en esprit l'infranchissable ruisseau de sang qui coulerait dans la Convention pour séparer les deux côtés. En vain, plus d'une fois, de la Montagne à la Gironde, Danton tendit sa grande main au nom de la patrie. Les Girondins forcèrent Danton de les perdre, de les livrer à Robespierre, qui emporta Danton, et en fut emporté, et la République avec eux.

Tous ces événements terribles vont tomber l'un sur l'autre avec la pesanteur et la rapidité fatale d'une pierre qui descend à l'abîme. A peine un intervalle de quatre